

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Envoi Congedo

Giorgio Manganelli

Volume 38, numéro 3 (225), juin 1996

Des italiens et de l'*impossible* origine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32445ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Manganelli, G. (1996). Envoi. *Liberté*, 38(3), 65–73.

GIORGIO MANGANELLI

Giorgio Manganelli (1922-1990) a longtemps été considéré comme un écrivain «formaliste» et associé à l'avant-garde, mais il appert à l'examen que son œuvre est la plus inclassifiable que l'Italie contemporaine ait produite. Magicien du verbe, pasticheur ironique et inventeur versatile de formes inédites, Manganelli est autant le descendant de Giordano Bruno et de Collodi, qu'il ne l'est de Dante et de Leopardi. Son style, nourri de la tradition aulique et doublé d'une conception baroque de la forme, le situe à l'opposé de tous les courants réalistes et radicalise l'essence langagière de l'être humain jusqu'au tragique (une «hilaro-tragédie», en fait, comme l'indique le titre de son premier volume, paru en 1964). Plusieurs livres de Manganelli ont été publiés en français, mais ils ne représentent pas la moitié d'une œuvre prolifique. Mentionnons : *Amour* (Denoël, 1986), *Dall' Inferno* (Denoël, 1987), *La littérature comme mensonge* (Gallimard, 1991), *Bruits ou voix* (Bourgois, 1994), *Itinéraire indien* (Le Promeneur, 1994) et *Centurie* (Bourgois, 1995).

ENVOI

Congedo

Messeigneurs,

La situation dans laquelle nous nous trouvons est si précieuse, si dramatique et exceptionnelle que je désire n'en être pas complètement indigne. Nous sommes sur le point de nous séparer ; plus exactement, je m'apprête à m'éloigner de vous, avec qui j'ai vécu, autant que je me souviens, depuis toujours, pour me diriger vers un destin que je ne connais pas. En cet instant où je suis encore en mesure de distinguer un à un vos visages, et de vous reconnaître – et je pourrais même vous écouter, vous parler – je sais combien mon infime présence fut un privilège effrayant, et une grâce cette vie en commun qui me fut accordée. Je sais aussi que me séparer de vous fait partie de ce privilège, que c'en est même le sens et le point culminant. Toutefois, tandis qu'encore je baigne dans ce lieu de lumière, qu'encore je séjourne en cette demeure de la clarté, de l'ordre, du sens, de la dévotion et de la paix, je ne puis ne pas me sentir à la fois parfaitement heureux et, vous me pardonnerez, profondément malheureux. Je sais que, depuis toujours, telles étaient les conditions ; je sais de l'expérience même que j'appelle ici malheur qu'elle est parfois une grande, difficile et honorable révélation. Néanmoins, combien il me répugne de désertir la demeure de mon être, notre

entretien, et d'affronter ce qui, par définition, d'un commun accord, de par votre décision et mon propre choix, doit rester inconnu.

Sires, je n'entends pas ici vous remercier, car nul remerciement de ma part ne pourrait vous parvenir, sinon comme un geste indûment familier ; mais j'entends confirmer combien furent grandes et décisives la clarté, la justesse, la paix que j'ai connues. Et tout cela, maintenant, je devrai le perdre. Non, vous ne vous êtes pas encore éloignés et vous ne m'avez pas fait signe de m'éloigner. Je comprends, tandis que vous m'écoutez, même enveloppés dans votre habituel et parfait silence, que vous acquiescez intérieurement à mes paroles, et me comprenez, même si votre compréhension exclut toute forme de dispense de la tâche qui m'attend. Je sais que, parlant, je consume maintenant des instants irremplaçables qui ne me seront plus jamais rendus ; quelque parole que je prononce, j'en suis parfaitement conscient, est misérable, pauvre et lâche, même si en elle perdure intacte la parfaite dévotion de l'amour. Avec une calme anxiété, je contemple la clarté de vos visages, puisque je sais venir le moment où ils commenceront à s'obscurcir, à vaciller, pour s'évanouir enfin. Encore je m'agrippe à la douce cohérence de vos profils, encore je les mesure, ces traits qui furent pour moi éternels, et je sais qu'encore, pour des fragments de temps toujours plus fragiles, je suis parmi vous, protégé par vous, par vous gouverné.

Tandis que je vous parle, je sens croître en moi, lente et régulière, la peur ; quelque chose d'obscur, que jamais je n'ai connu, commence à naître en moi ; cela se développe lentement ; il me serait encore possible de différer, même si je suis conscient que mon attermoiement, quoiqu'il puisse être prolongé, est destiné à prendre fin. Il me vient maintenant une première

aperception de cette fin, de laquelle je ne me faisais jusqu'à aujourd'hui qu'une idée strictement mentale. Je sais maintenant, en vérité, que mon séjour en cette demeure se dirige vers son terme.

Messeigneurs, en ces instants lents et parfaits, malgré l'angoisse qu'ils recèlent, je sens s'insinuer de nouveaux sentiments parmi ceux que je vous ai déjà professés : je sais maintenant que je suis appelé à perdre sens, paix, ordre, honneur et amour. Je goûte et serre encore contre moi cette paix, intacte et impérissable, et malgré cela, non seulement je sais, mais je sens qu'elle s'apprête à me quitter. Je connais maintenant de près, avec ma peau, l'imminence de la peur, du désordre, du déshonneur, du désamour. Toutefois, je mentirais si je disais que cette proximité, qui grandit encore lentement, est l'angoisse majeure qui me consume. Je crains, je sens les frissons de l'essoufflement, et la peine du désamour : mais je suis encore avec vous, même si, en un sens, de vous plus séparé jamais je ne l'ai été ; cependant, je vous reconnais un à un, et je pourrais vous parler, et si vous m'adressiez la parole, je pourrais vous écouter, acquiescer, obéir. Ce qui sera ensuite n'est pas la demeure, mais le lieu étranger par excellence, le lieu au sujet duquel on ignore tout, peut-être le siège de la peur et de la persécution. Rien de ce qui constitue ma souffrance actuelle, devant vous, en ce lieu, rien ne me paraît comparable à la souffrance probable qui m'attend, dont l'effroi, dont les dimensions, dont l'horreur, sires, n'ont pas de limite ni d'équivalent. Car, messeigneurs, je vous oublierai, vous et la demeure, et votre lumière. En premier lieu, j'oublierai vos profils, et les noms ; mais peut-être que perdurera pendant un certain temps une mémoire éblouie, mais non incertaine, de la demeure et de ceux qui la gouvernent. Puis cette mémoire muette commencera aussi à s'évanouir ; mais je tenterai de

savoir son existence. Puis, messires, j'oublierai tout : non seulement vos profils, non seulement la demeure et la lumière, mais le fait même qu'il y ait des profils et des demeures lumineuses. Je ne me souviendrai plus de rien. À la fin, je n'aurai plus de doutes, je ne croirai pas savoir, mais je saurai vraiment que vous n'existez pas, que jamais vous n'avez existé, que vous êtes néant. Je saurai, faisant alterner orgueil et horreur, que le gouvernement de ce qui est appartient au déshonneur et au désamour.

J'imaginerai peut-être votre existence – une fantaisie de l'esprit, à la limite confiée à des rêves, à des kabbales, à des chiffres récurrents ; et puis, seigneurs de la clarté et de l'amour, je vous haïrai, et j'aurai peur de vous, et je fuirai, craignant que vous me puissiez apercevoir, et si jamais je pense à votre demeure, ce sera pour l'imaginer comme un lieu d'obscurité et de douleur. Mais avec le passage du temps, voici ce qui est le plus probable : que je cesse en fait de penser à vous, que je vous considère ou bien vaguement ennemis, ou bien rien du tout. Vous, sires, n'aurez pas de profils, il n'y aura pas de demeure, il n'y aura pas de lumière et enfin, le monde, le monde dans lequel je vivrai comme je vis présentement en celui-ci, sera un globe de ténèbres, de désert, privé de toute signification. Si j'ai des enfants, je leur enseignerai, incrédule, à craindre la demeure, comme un lieu de torture, et je leur apprendrai à penser à vous comme à des êtres malfaisants, irascibles, figures d'une insondable abjection. Je connaîtrai la pluie, la neige, la maladie, l'amour de la chair, mes trahisures et celles des autres, le mensonge, la colère, la peur, la fuite, la faim, la rancune, la solitude irréparable, parce que rien, sinon ce que l'on trouve dans la présente demeure, ne pourrait la soigner. Je chercherai l'étroit sentier entre le désespoir et l'absence

d'espoir, et je tenterai de me suicider, refrénant aussi bien la haine que l'amour pour ce qui, alors, ne pourrait plus être que l'image rêvée de la demeure. Défileront des années indignes d'être vécues et quand la vieillesse me pressera vers ma conclusion, moi, voyez, je commencerai à avoir peur. Je me poserai, en lâche que je suis, des questions sur l'existence des profils, et sur l'existence et la nature de la demeure, et sur la lumière, et sur la façon dont vous, si vous existez, m'accueillerez. À d'autres moments, j'essayerai de vous tenir pour inexistants et, dans cet espoir, je craindrai que vous n'existiez. J'aurai horreur du néant et peur de vous. Je veillerai la nuit, moi qui encore maintenant puis vous voir, et je poserai des questions aux ténèbres ; j'invoquerai les ombres de créatures inutilement aimées que j'aurai perdues, et quand je les aurai aperçues, j'en éprouverai horreur et les nierai et renierai. Messieurs, la route que je m'appête à parcourir aura pour fin ultime, ainsi que pour direction, justement, de vous renier, de vous considérer comme nuls et délictueux. Et quand finalement surviendra l'inévitable instant de la mort, quand l'écheveau des erreurs se sera si insupportablement enchevêtré qu'il ne doive plus être dénoué mais détruit, et que je serai poussé de nouveau, je suppose, vers cette demeure, seigneurs, nous ne nous reconnâtrons plus d'aucune manière. Moi, l'élève que vous avez eu, disciple cher et obéissant, je ne vous apparaîtrai rien de plus qu'une ténébreuse vision de la peur, du dégoût, du mépris de soi, du désespoir, en attente de la catastrophe ; mon doux visage sera le reflet d'une charogne, et vous verrez avec horreur quelque chose qui ne vous semblera pas inconnu, mais que vous n'arriverez pas à reconnaître, et qui ne voudra pas être reconnu. Et votre lumière m'éblouira, et elle dévoilera

ma laborieuse et insondable laideur, cette chose que, pendant de trop longues années, j'aurai appelée « moi ».

Je ne reconnaîtrai pas vos profils, vos noms seront inaudibles à mes oreilles infâmes, et à la fin nous serons ensemble comme nous le sommes maintenant ; mais en fait nous serons irréparablement séparés, étrangers, perdus.

Je ne sais ce qui arrivera en cet instant solennel et terrible où, intacts comme vous l'êtes maintenant, vous me rencontrerez, rendu difforme par une vie que je n'aurai pu ne pas vivre. Sires, vous m'envoyez dans la vie afin que je rapporte, ici devant vous, en votre parfaite demeure, les ténèbres, la peur, l'ignorance et le désespoir. Parce que, tout comme il y a en moi, et toujours il y aura, une soif et une faim de votre placide grandeur, peut-être en vous se cacherait l'avidé désir de connaître, d'accueillir en ce lieu ce que vous ne pouvez vous procurer, sinon en m'envoyant dans la vie. Je vous reviendrai comme mal, comme douleur incurable, comme blessure ; même si, avec le temps, je me mets à connaître vos profils, je ne les verrai plus comme je les vois maintenant, au moment de prendre congé ; mais obscurément pensifs, enveloppés dans la douleur d'un silence incompréhensible ; et cette lumière sera différente, autant que pourra la rendre différente mon ombre ineffaçable, l'ombre qui sera née et aura grandi avec moi, toute une vie. Seigneurs, ceci n'est pas seulement le dernier moment où je vous connais et où vous me connaissez ; ceci est le dernier instant de notre amour. À partir du commencement de ma vie, vous deviendrez angoisse insondable et secrète ; et à ma mort, je serai de nouveau devant vous ; mais nous nous paraîtrons réciproquement incompréhensibles, inconnus, moi gouverné pour toujours par la peur et vous, par la tendre répulsion que l'on peut éprouver envers une

chose difforme et meurtrie, et qui ne pouvait être sauvée, d'aucune manière dispensée de son devoir d'exister. Seigneurs, le vacarme qui a commencé à m'envahir désormais m'assourdit; pour la première fois, mes yeux font l'expérience de la nuit; adieu, je chute, je vous perds – je nais.

Traduit de l'italien par Dominique Garand